

On republie les « Mémoires » de Jean Monnet. Qui veut réfléchir à l'Union européenne de demain doit se replonger dans la vie de ceux qui l'ont imaginée.

« Institutio longa, vita brevis »



TÊTE À TÊTE

Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

On réédite les *Mémoires* de Jean Monnet. Le cercle de ses admirateurs a été contrarié des accusations formulées par Philippe de Villiers dans un livre récent. Le Vendéen faisait du Charentais un salarié rémunéré sur les dollars de la Maison-Blanche, comme jadis les communistes accusèrent Raymond Aron d'être stipendié par les services de propagande de la CIA. En ce qui concerne Aron, on peut excuser ce genre de calomnies faites dans le feu de l'action, pendant la guerre froide. Mais confondre aujourd'hui l'engagement de Monnet dans le projet européen avec une opération aéroportée depuis Washington relève de l'amalgame coupable. « Il était pénible de s'entendre dire que c'était un personnage vénal qui avait abaissé la France », grince son biographe, Éric Roussel, qui signe ici la postface du livre. Un Institut Monnet a donc été créé pour défendre la vie et l'œuvre du premier citoyen d'honneur de l'Union européenne, dont son petit-fils, Jean-Marc Lieberherr, est le président. Son éditeur a

été convaincu de republier ses *Mémoires*, qui ne l'avaient pas été depuis vingt ans, avec préface présidentielle de Macron l'Européen et d'Ursula van der Leyen, présidente de la Commission. Jean Monnet s'en fichait des grandeurs d'établissement, mais il aurait accepté sans déplaisir l'hommage posthume.

Ces *Mémoires* auraient pu ne pas voir le jour, car Monnet n'aimait que les lendemains faits d'énergiques résolutions ; il n'avait pas le goût de raconter les exploits du passé. Pourtant il le fallait ! Et il le fit, oralement, avec son collaborateur François Fontaine, qui donna forme écrite à ces souvenirs d'un homme d'action hors du commun. La vie de Monnet est un roman, qui n'a rien à voir avec l'idée qu'on se fait d'un crâne d'œuf sec et sans relief. Cet aventurier a une rarissime faculté à changer de fonction selon les problèmes à résoudre : commerçant, fonctionnaire international, banquier d'affaire, coordonnateur de l'effort de guerre franco-anglais en 14-18, puis allié à partir de 1941, etc. Son imagination et sa ténacité convainquirent Clemenceau, qui aidera ce jeune homme de 28 ans à enfiler son manteau, Tchang Kaï-chek, Churchill, Roosevelt, Keynes, et même de Gaulle, sans parler de « VGE », son disciple à l'Élysée.

La germination progressive d'un projet européen dans la tête du fils d'un négociant en cognac avait quelque chose de si

improbable qu'on comprend la tentation, pour les mauvais esprits, de conjecturer qu'il était incapable d'y penser seul – et que, bien sûr, un Américain le lui avait fourré dans le crâne. Mais la lecture des *Mémoires* convainc du contraire. Jean Monnet n'était d'aucune « élite parisienne », autodidacte et dépourvu de goût pour les débats d'idées à la française, il est l'incarnation du pragmatisme : son analyse des rapports de force est aussi lucide que celle de De Gaulle, mais le souffle national en moins. Il s'inspira des Américains parce qu'il voulait donner à l'Europe les moyens d'acquiescer à nouveau le dynamisme époustouflant qu'il observait là-bas. « C'était un peu un irrégulier par rapport aux conventions françaises, il a eu une vision mondiale précoce que n'eurent jamais les Français éduqués de son temps », observe Éric Roussel. Parmi les clichés facilement réducteurs, Roussel fait litière de l'antagonisme légendaire entre de Gaulle et Monnet. On le sent dès l'ouverture de ces *Mémoires*. Le premier chapitre nous plonge dans le Londres du mois de juin 1940. De Gaulle tombe d'accord avec Monnet pour « offrir » à Paul Reynaud, président du Conseil, dans un dernier geste fou, le projet d'une « fusion » des peuples anglais et français, autorisé par Churchill. « On s'est moqué du côté utopique, mais il y avait la force d'un symbole et le Général a vu et appuyé cette dernière carte », résume Roussel. Une chimère qui ne vécut que quelques heures dans la cervelle de ces hommes prêts à bousculer toutes les règles pour contrer le défaitisme du gouvernement français.

Un colloque sur la relation entre les deux hommes est d'ailleurs en préparation par l'Institut Monnet. Il aidera à démontrer qu'ils ont été d'accord sur l'essentiel. D'accord pour la lutte sans merci contre le nazisme, malgré les divergences fortes sur la méthode, Monnet déplorant que de Gaulle personnalise trop vite le combat de la France libre ; d'accord sur la modernisation impérieuse de la France, le Général lui confiant en 1945 le soin d'inventer une nouvelle économie mixte, ce qui deviendra le Commissariat général au Plan. Enfin, ils furent plus que d'accord sur la nécessité du cadre européen.

Seule différence : le pragmatisme de Monnet passe par Washington. Kissinger, cité par Roussel, le dit très bien : « Tous deux pensaient que l'Europe devait avoir une identité forte. La différence était

que de Gaulle pensait qu'il fallait l'exiger en s'opposant aux Américains, alors que Monnet voulait parvenir au même résultat en collaborant avec nous. »

Le résultat est là. « *Institutio longa, vita brevis* », rappelle Éric Roussel. Ce que Lawrence d'Arabie n'a pas réussi à accomplir avec les tribus arabes en 1918, Jean Monnet – avec d'autres – l'a fait avec les tribus européennes. Aujourd'hui, le projet est devenu une réalité si tangible que même Marine Le Pen ne dit plus qu'elle rompra avec « l'Europe prison des peuples ». Mais il reste encore tout à inventer. Jamais Monnet ne donna le nom de la gare qui sera le terminus du train européen. « C'était avant tout un pionnier, un homme des commencements, l'administration des choses n'était pas son affaire », résume Roussel. Il est mort en 1979, dix ans avant l'effondrement du mur de Berlin. On aurait pu croire que la fin de la guerre froide serait la fin de l'Europe de Monnet. Il n'en fut rien. Au lieu de se déliter, elle s'est élargie vers l'est. Aujourd'hui, les Polonais applaudissent la stratégie de l'Union européenne face à Moscou, et les Hongrois se taisent. Le défi de Poutine s'est ajouté à ceux de Trump, de Xi Jinping et d'Erdogan, en forçant les Européens à jouer groupé. Jean Monnet aurait certainement salué ces brefs moments d'unanimité, en soulevant son célèbre couvre-chef. On a souvent critiqué sa vision d'une construction par l'économie. Il pensait que les batailles ne se gagnent pas seulement en première ligne, dans le corps à corps ou dans les Parlements, mais aussi à l'arrière, dans les usines et les universités. Mais il n'était pas naïf. Il faudrait des crises, car « les hommes n'acceptent les changements que dans la nécessité, et ils ne voient la nécessité que dans la crise ». ■

« C'était un peu un irrégulier par rapport aux conventions françaises, il a eu une vision mondiale précoce que n'eurent jamais les Français éduqués de son temps »

ÉRIC ROUSSEL SUR JEAN MONNET



SÉBASTIEN SORIANO / LE FIGARO



MÉMOIRES,
Jean Monnet,
Éditions Pluriel,
640 p., 16 €.